

Recherches sociographiques



Roberto PERIN et Franc STURINO (dirs), *Arrangiarsi. The Italian Immigration Experience in Canada*

Mauro Peressini

Volume 31, Number 1, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056503ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056503ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Peressini, M. (1990). Review of [Roberto PERIN et Franc STURINO (dirs), *Arrangiarsi. The Italian Immigration Experience in Canada*]. *Recherches sociographiques*, 31(1), 115–119. <https://doi.org/10.7202/056503ar>

synthèse des idées traditionnelles et des idées nouvelles. Et l'entrée dans la modernité apparaît moins comme une affaire constamment reportée, jusqu'à 1960, que comme un phénomène qui se déroule dans le « temps long » de l'histoire. Comme l'a écrit Jacques Rousseau, « en 1930, on semait; en 1960, on récoltait ».

Raymond DUCHESNE

*Télé-Université,
Université du Québec.*

Roberto PERIN et Franc STURINO (dirs), *Arrangiarsi. The Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Guernica, 1989, 251 p.

Ce livre rassemble dix textes sélectionnés à partir des communications présentées à la conférence internationale « Writing about the Italian immigrant experience in Canada » tenue à Rome il y a quelques années. Malgré la diversité des sujets, la variété des approches et les différents champs des sciences sociales à partir desquels ils furent écrits, les unit clairement un dénominateur commun qui tient tout entier dans le titre de l'ouvrage.

Comme le souligne PERIN, dans l'introduction (« The immigrant: Actor or outcast »), *Arrangiarsi* (littéralement « s'arranger ») exprime, pour l'italien immigré, la capacité de création culturelle dont il a dû faire preuve en Amérique à travers, par exemple, le réaménagement de ses réseaux de parenté et de voisinage, ou l'invention de nouvelles manières de faire au travail et pour le logement. *Arrangiarsi* fut donc une façon particulière de se poser comme acteur social actif et de récuser l'image de l'individu sans défense et « victimisé » qui lui fut si longtemps associée. Conséquemment, pour l'historien ou le chercheur en sciences sociales, *arrangiarsi*, considéré comme un nouveau paradigme apparu vers le milieu des années 1970 (référence explicite aux travaux de R.-F. Harney et à la « nouvelle histoire sociale »), implique une mise à l'écart des perceptions des élites canadiennes, italiennes ou italo-canadiennes concernant l'immigration afin de la saisir plutôt « à travers les yeux de l'immigrant » et ses rationalités spécifiques. L'auteur nous invite ainsi à un effort de définition d'authentiques identité et culture immigrées, véritables créations italo-canadiennes irréductibles à la culture italienne métropolitaine et nécessairement éphémères puisqu'en constante transformation avec la culture d'accueil, elle-même réaménagée par les nouveaux venus.

Les articles de Robert F. HARNEY et de Nicoletta SERIO répondent à l'exigence d'un examen critique des perspectives des élites sur l'immigration. Ainsi, le premier (« Caboto and other *parentela*: The uses of the Italian-Canadian past ») s'élève-t-il contre les effets nocifs d'une « instrumentalisation » de l'histoire par les élites italo-canadiennes. L'auteur montre comment, dans le sens de la compétitivité ethnique encouragée par le multiculturalisme du pays, cette récupération de l'histoire tend à remplacer l'étude sérieuse du phénomène migratoire de masse des XIX^e et XX^e siècles par une course aux personnages illustres pouvant témoigner à la société hôte d'une contribution italienne respectable. Analysant de façon

critique les tentatives, depuis 1920, de la communauté italienne pour faire reconnaître Giovanni Caboto comme le véritable découvreur du Canada, on nous met en garde contre ce genre particulier de politisation de l'histoire qui, non seulement évacue les questions de l'exploitation et du racisme que subirent les *poveri miserabili* protagonistes de l'immigration de masse, mais tend aussi à porter sur eux un regard condescendant, voire méprisant.

Dans son étude des images véhiculées sur le Canada et ses immigrés d'Italie par l'imprimé italien (presse, revues, écrits consulaires, etc.) de 1870 au début du XX^e siècle, SERIO décrit la vision paternaliste et dévalorisante dont firent preuve également les observateurs d'outre-Atlantique («Canada as a target of trade and emigration in post-unification Italian writing»). À travers ce prisme, l'émigration fut évaluée tantôt comme une possible solution aux problèmes démographiques et développementaux de l'Italie, tantôt comme possible symbole, voire possible moyen au service de l'expansion économique et politique de la péninsule dans le monde. L'auteur montre d'ailleurs que ces textes eurent rarement l'immigré pour centre d'intérêt véritable et furent plutôt préoccupés par les moyens à prendre pour développer des relations commerciales plus stables entre l'Italie, pays producteur de biens manufacturés, et le Canada, perçu comme territoire riche en ressources naturelles.

Les autres articles se concentrent davantage sur l'expérience d'immigration en tant que telle et sur la définition d'une identité et d'une culture immigrées comme modes d'*arrangiarsi*. L'article de STURINO («Italian emigration: Reconsidering the links in chain migration») présente un examen serré des relations sociales en Italie d'un groupe de Calabrais venus aux États-Unis et à Toronto à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle à partir de la commune de Rende. L'auteur tente ainsi de déterminer le cadre géographique et social à l'intérieur duquel les chaînes migratoires ont évolué dans la société d'origine et en terre d'accueil. Il montre l'existence d'une unité territoriale regroupant neuf communes et caractérisée par des rapports plus ou moins personnalisés, touchés par les interactions économiques, sociales, religieuses, matrimoniales et migratoires composant le mode de vie rural de la région de départ. Selon l'auteur, ce sont les liens sociaux de cet univers identitaire supracommunal et infranational qui furent utilisés de façon flexible par les immigrants afin d'entrer en Amérique et de s'y établir.

Si l'on trouve ainsi une identité et une culture immigrées définies par un caractère local plus complexe qu'une simple référence à la nation d'origine, l'article de Gabriele P. SCARDELLATO («Beyond the frozen wastes: Italian sojourners and settlers in British Columbia») propose des formes typiques d'établissement italien dans l'Ouest, de 1850 à 1916, qui témoignent, entre autres, d'une culture et d'une identité pouvant traverser les frontières nationales des pays de destination. L'auteur montre, en effet, que si un premier pôle d'attraction des Italiens fut situé dans le sud-ouest de la province (l'île de Vancouver et, plus tard, Vancouver), l'absence d'un réseau de chemins de fer entre la ville portuaire et l'intérieur de la province empêcha cette cité de jouer un rôle analogue à celui de Montréal dans la redistribution de la force de travail étrangère sur le territoire provincial. Ainsi, les enclaves italiennes de la Colombie-Britannique (centre-sud et sud-est), liées aux emplois créés par la construction ferroviaire et l'exploitation de mines et de fonderies, se développèrent moins par un échange de main-d'œuvre avec la côte ouest canadienne que par un va-et-vient de travailleurs entre la province et l'État voisin de Washington. En quelque sorte, l'*arrangiarsi* fut aussi transnational.

Interdisant ainsi toute référence simpliste aux nations d'origine et d'arrivée, l'identité et la culture immigrées se définissent aussi à la faveur d'un rapport complexe dans l'action collective et dans les luttes ouvrières, comme l'illustre le texte de Bruno RAMIREZ (« Workers without a cause: Italian immigrant labour in Montréal»). L'auteur analyse les conséquences sociales et culturelles liées à la sédentarisation progressive de la force de travail italienne à Montréal avec le développement urbain du marché du travail. Il décrit comment ce phénomène entraîna le développement de quartiers et d'institutions ethniques, la reconstitution des réseaux de parenté, la réactivation des fêtes traditionnelles et des pratiques matrimoniales, de même qu'une mobilisation et une affirmation communautaires en défense contre la xénophobie de l'époque, sans donner lieu, toutefois, à l'émergence de stratégies collectives proprement ouvrières. Plutôt que d'imputer la cause de cette absence à une hypothétique « mentalité paysanne » d'origine, il démontre que c'est l'utilisation de la force de travail immigrée par le marché du travail capitaliste montréalais, cantonnant les Italiens à des emplois sous-qualifiés, précaires et sans perspectives d'avancement, qui encouragea l'adoption de stratégies plus individuelles et pragmatiques que collectives et organisées sur les milieux de travail, multitude d'*arrangiarsi* divers qui témoignent néanmoins des transformations identitaires et culturelles complexes en cours.

C'est aussi ce même pragmatisme que décrit Laurier LACROIX en nous proposant une histoire sociale de la production artistique italo-québécoise au XIX^e et au début du XX^e siècle (« Italian art and artists in nineteenth century Québec: A few preliminary observations »). Se démarquant ainsi d'une histoire de l'art conventionnelle intéressée presque exclusivement par l'avant-garde, l'auteur se donne pour objet non seulement les œuvres produites, mais aussi les canaux d'entrée empruntés par la production italienne, les modes de commande des travaux, de même que les circonstances ayant entouré la venue et l'établissement de ces artistes dans la province. Il nous brosse ainsi un tableau de ceux qui surent, non seulement proposer parfois de nouveaux concepts de décor public, mais surtout faire preuve de polyvalence dans les sujets traités (religieux et profanes) et dans les matériaux utilisés (plâtre, ciment et pierre taillée), se doter d'organisations hiérarchisées et d'une division du travail efficace, et, enfin, adopter des techniques de mise en marché (publicité illustrée, vente par la poste, etc.) qui leur permirent de faire face avec succès à la compétition croissante des artistes québécois et allemands.

Le rapport entre Italo-Québécois et Canadiens français est, quant à lui, au cœur de l'article de Paul-André LINTEAU (« The Italians of Québec: Key participants in contemporary linguistic and political debates »). Par une analyse historique qui tient compte de l'évolution démographique de la province, du développement de la communauté italienne et de la montée du nouveau nationalisme québécois, l'auteur en vient à montrer comment les Italo-Québécois ne furent pas qu'un enjeu passif mais aussi des acteurs du débat linguistique entre francophones et anglophones. Ainsi, il décrit comment les choix linguistiques de ces immigrés, fondés sur une rationalité économique à l'échelle continentale, de même que le renforcement des institutions de la communauté provoquèrent non seulement l'affrontement de la fin des années 1960 avec les francophones, mais aussi, avec le temps, des transformations à l'intérieur de la société, dont l'aboutissement s'exprime, aujourd'hui, dans l'ouverture récente du Québec à la diversité culturelle et le nouveau dialogue qui s'établit entre les deux communautés. Ce faisant, l'auteur décrit un phénomène de transformation mutuelle dans lequel l'*arrangiarsi* immigré provoque aussi un *arrangiarsi* de la société d'accueil.

Les deux derniers textes du livre, sur la production littéraire de la deuxième génération, continuent à décrire un *arrangiarsi* complexe et mouvant semblable à celui de la génération des parents. Susan IANUCCI («Contemporary Italo-Canadian literature») montre, en effet, comment cette création se définit, non pas par l'origine de l'écrivain, mais par les sujets abordés (errance entre un monde passé disparu et un autre impossible à faire naître, relations parents-enfants, nostalgie pour une patrie idéalisée, impossible retour en Italie, rejet des stéréotypes ethniques, épreuve de la mort de personnes et d'un mode de vie) qui, en plus de témoigner d'un rapport complexe entre pays d'origine et terre d'accueil analogue à celui des parents, sont les traits d'un phénomène littéraire nécessairement instable et éphémère, tout comme le sont la culture et l'identité immigrées des parents évoquées par Perin. Ianucci souligne, en effet, que ces thèmes ne constituent, presque toujours, qu'une première phase de la production des écrivains italo-canadiens. Certains cesseront d'écrire après avoir exorcisé les angoisses liées à leur situation d'enfants d'immigrés. D'autres continueront, mais avec les préoccupations originales qui s'estomperont peu à peu. Dans les deux cas, cette littérature est condamnée au changement.

De même, on peut se demander si le sujet ethnique que décrit William BOELHOWER, dans son analyse du discours poétique de jeunes italo-canadiens («Italo-Canadian poetry and ethnic semiosis in the post-modern context»), n'est pas, en fait, une variante du sujet immigré (voire migrant) de la génération des parents. Analysant les stratégies qui sous-tendent la production d'une «sémiosis ethnique» commune aux différents écrivains, on met en effet en lumière un objet double. Dans un premier temps, il apparaît comme une expression particulière du sujet postmoderne occidental en général puisqu'il fait face lui aussi à l'impossibilité radicale d'un retour intégral au passé, à l'origine, à la tradition et à la continuité. Dans un second temps, cependant, ce thème semble occuper une position privilégiée qui contredit la première vision assimilationniste puisqu'il est en mesure de repenser la rupture et la discontinuité postmodernes en mettant en cause le projet fondateur des parents immigrants. Ainsi, au moyen d'un «principe généalogique» et de toute une série de «microstratégies» mnémotechniques, la réflexivité ethnique peut «historiser la condition agénérationnelle et atemporelle du présent» et engendrer des «microséquences de continuité ethnique», des «identifications culturelles fiables». Le point central, c'est que se faisant la sémiosis ethnique ne réalise pas une «retotalisation» qui ancrerait le sujet à l'intérieur d'un ordre discursif dominant: discours ethnonational officiel fondé sur un système d'équivalences culturelles fixes et sans contradictions qui réduisent la poésie ethnique à un simple retour à un ensemble achevé d'éléments culturels. Dans sa production d'un espace culturel appartenant à la différence, le signe ethnique, et avec lui le sujet qui le produit, demeure au contraire «dispersif et polymorphe», suspendu, dans un «jeu de l'ambivalence» et de l'ambiguïté, entre deux mondes. C'est ce qui lui permet d'échapper, par ses «microdiscours incontrôlables parce que déterritorialisés», à l'assimilation ou à la récupération ethnique.

Bien que l'auteur utilise le qualificatif d'ethnique, on se trouve, en cette fin d'ouvrage, avec une définition semblable à celle de cette culture et de cette identité immigrées mouvantes dont parle Perin en introduction. C'est peut-être là, outre les nombreux mérites de chaque contribution, la question qui frappera le plus le lecteur: comment distinguer de façon rigoureuse entre un sujet ethnique et un sujet immigré? Ne vaudrait-il pas mieux réserver la première notion à cette identité qui se construit à la faveur des pratiques institutionnelles qui, on l'a vu, tentent d'arrêter le changement? Et ne faudrait-il pas réserver le qualificatif de migrant (émigrant-immigrant) à ces autres pratiques multiples et changeantes qui interdisent

toute définition achevée et sécurisante? Car les ruptures et les recompositions partielles dont parle Boelhower ne sont-elles pas aussi présentes chez les immigrés eux-mêmes qui ont été également des émigrants? Et ne faudrait-il pas penser, alors, qu'un sujet migrant demeure actif dans l'expérience de la deuxième génération comme si la migration ne se terminait pas au Canada?

Mauro PERESSINI

*Département d'anthropologie,
Université de Montréal.*

Fernande ROY, *Progrès, harmonie, liberté: le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, 301 p.

Durant le dernier quart du XIX^e siècle, Montréal est le théâtre de la montée des gens d'affaires canadiens-français dans l'économie québécoise. L'augmentation de leurs effectifs les amène à se doter d'organismes qui servent leurs intérêts et, à l'occasion, les défendent contre la menace de la classe ouvrière, elle aussi en émergence, ou encore contre les ambitions hégémoniques du milieu d'affaires anglophone. Ces institutions, ce sont des groupes de pression, en particulier la Chambre de commerce du district de Montréal, et une presse d'affaires vigoureuse. Dans les archives de la Chambre, dans ses rapports annuels et son *Bulletin*, comme à travers les pages de deux hebdomadaires, le *Moniteur du commerce* et le *Prix courant*, l'auteur cherche les indices d'une idéologie libérale dans la bourgeoisie d'affaires canadienne-française, entre 1880 et 1914.

Cette doctrine, fondée sur « les valeurs de liberté, d'égalité et de progrès autour de la valeur centrale de propriété et dans la soumission du domaine public au domaine privé, assure la suprématie de "l'individualisme propriétaire" ». (P. 58.) En s'appuyant sur cette définition, l'auteur formule une hypothèse générale, à savoir l'existence d'un libéralisme québécois au tournant du XX^e siècle, et trois hypothèses secondaires. La première est que ce courant a pu être masqué sous l'étiquette conservatrice; la deuxième, que les historiens d'ici n'ont pas su le reconnaître parce qu'ils donnaient du libéralisme une définition trop restrictive; enfin, que la principale menace contre la société libérale provint non pas de l'Église catholique mais plutôt de la classe ouvrière. L'auteur cherche à vérifier ses présupposés et à déceler la marque « libéraliste » dans le discours des milieux d'affaires autour de quatre thèmes principaux, à chacun desquels un chapitre est consacré: l'éthique des gens d'affaires, les rapports entre la propriété privée et l'État, les relations entre le capital et le travail, et enfin la démocratie.

Sur le plan normatif, le discours d'affaires francophone propose une éthique individualiste dont la finalité est le bonheur. L'individu est le seul artisan de son bien-être. Il y parvient grâce à son esprit d'initiative et à son ambition. Le progrès, ou bonheur collectif, s'obtient par l'addition des succès ou des bonheurs individuels.